

Mémoires du convoi n° 6
et Antoine Mercier

CONVOI N° 6

motif d'internement

*"En surnombre dans
l'économie nationale."*

Préfaces de
Elie Wiesel
et Serge Klarsfeld

DESTINATION:
AUSCHWITZ
17 JUILLET 1942

le
cherche
midi

UNE FAMILLE DÉTRUITE

Dans le convoi n° 6 se trouvaient six personnes de la même famille (trois couples) figurant sur cette photo de mariage.



Les mariés

Emmanuel Pulwermacher et Zysla Pulwermacher née Kaplan.

Au dernier rang en partant de la droite

Le couple Wietrzniak : Icyk et Chaja née Pulwermacher.

Le couple Pulwermacher : Hill et Pesa née Davidman.

EMMANUEL RYWEN & ZYSLA PULWERMACHER, née KAPLAN

Né le 14 septembre 1906 à Lodz (Pologne).
Arrivé en France en octobre 1923.
Profession : tailleur.

Née le 17 mai 1905 à Lodz (Pologne).
Arrivée en France le 14 mai 1927.
Profession : couturière.

Mariage le 6 août 1931 à la mairie du
13^e arrondissement de Paris.
Installation au Creusot (Saône-et-Loire) en
1937 en tant que marchands forains en
bonneterie.
Arrêtés par la police française le
13 juillet 1942 et transférés à Drancy.



DEPORTES A AUSCHWITZ
LE 17 JUILLET 1942
PAR LE CONVOI N° 6

Père : déclaré mort en déportation le 16 octobre 1942.
Mère : déclarée morte en déportation – sans date de décès.

« Mes parents vivaient comme deux colombes, c'était un plaisir à voir...
jusqu'au jour fatal où la police française vint les arrêter le
13 juillet 1942... »

PAR LEUR FILS JOSEPH PULWERMACHER

JE M'APPELLE Joseph Pulwermacher. Je suis né le 30 août 1932 à Paris dans le 12^e arrondissement.

Ce qui va suivre raconte l'histoire de la vie, hélas trop courte, de mon père et de ma mère.

Mon père, Emmanuel Rywen Pulwermacher, est né le 14 septembre 1906 à Lodz (Pologne).

Il émigra en France en octobre 1923 avec sa famille composée de son père Abraham, sa mère Chana, cinq frères et quatre sœurs.

Mon père fut arrêté avec ma mère par la police française lors de la rafle de juillet 1942. Deux de ses frères et trois sœurs furent arrêtés et déportés sans retour ; un frère fut arrêté et fusillé à Lyon.

Un seul frère et une seule sœur eurent la chance de survivre en se cachant avec mon grand-père et ma grand-mère Pulwermacher. Tous quatre moururent après la guerre.

Les enfants des frères et sœurs de mon père réussirent à survivre grâce aux organismes qui les cachèrent durant ces pénibles événements. Depuis nos retrouvailles, après la Shoah, nous nous réunissons le plus souvent possible pour conserver avec chaleur le maillon familial. Malheureusement, certains ont déjà disparu.

Ma mère, Zysla Kaplan, est née le 17 mai 1905 à Lodz (Pologne). Elle émigra en France le 14 mars 1927 avec sa famille composée de son père Chaskiel, sa mère Sara, six sœurs et un frère.

Ma mère a été arrêtée avec mon père le 13 juillet 1942 au Creusot (Saône-et-Loire) par la police française. Ils furent ensuite envoyés à Drancy et déportés de Pithiviers le 17 juillet 1942 par le convoi n° 6, sans retour...

Mes parents se rencontrèrent à Paris en 1930 lors d'un bal de société. Ils se marièrent le 6 août 1931 dans la mairie du 13^e arrondissement.

Je fus l'unique fruit de leur amour.

Dans la première partie de leur vie commune, mes parents travaillèrent très durement.

Mon père était tailleur sur mesure pour un employeur et ma mère était couturière.

En 1937, ils eurent l'occasion de partir en province, dans la ville du Creusot en Saône-et-Loire (71) où ils devinrent marchands forains en

bonneterie. Cela permit d'améliorer leur situation (la vie en province était plus facile).

Ils vivaient comme deux colombes, c'était un plaisir à voir... jusqu'au jour fatal où la police française vint les arrêter.

Après l'arrestation de mes parents, j'ai survécu grâce à mon grand-père et ma grand-mère ainsi que deux de leurs filles en nous cachant en Corrèze durant la guerre. Le frère de ma mère avait réussi à partir en Angleterre pour s'engager dans l'armée.

À la Libération, mon grand-père est mort de chagrin, car il espérait chaque jour revoir ma mère et mon père. Il a fallu qu'il se rende malheureusement à l'évidence qu'ils ne reviendront plus jamais.

Après la guerre, je fus donc élevé par ma grand-mère Kaplan ainsi que mes tantes (sœurs de ma mère).

Au vu des archives allemandes, dont des photocopies me furent fournies par le Centre de documentation juive contemporaine, j'appris que mon père était décédé le 16 octobre 1942 à Auschwitz. Quant à ma pauvre mère, qui sait quand...

J'avais 10 ans à peine lorsque mes parents me furent arrachés mais le souvenir que j'en ai est qu'ils étaient beaux, bons et gentils, et leur bonheur est resté gravé dans ma mémoire et dans mon cœur.

Je me suis marié en 1949, à 17 ans, avec une adorable petite jeune fille au prénom de Nadia. De notre union est né un fils unique Georges, Michel, et mes parents auraient été heureux et fiers d'avoir un petit-fils médecin.

Je souhaite que mon fils et mes petits-enfants perpétuent le souvenir et la mémoire de ces grands-parents et arrière-grands-parents disparus, hélas, trop jeunes dans des conditions abominables.

HILL PULVERMACHER & PESA PULVERMACHER, née DAVIDMAN

Né en 1904.
Née en 1903.
Arrivés en France en 1929.
Deux enfants : Léon, né en 1930,

Sarah, née en 1933.
Profession : tailleur.
Arrêtés en juillet 1942 et internés
à Pithiviers.



**DEPORTES A AUSCHWITZ
LE 17 JUILLET 1942
PAR LE CONVOI N° 6**

« Les Juifs ne se doutaient de rien... ou si, peut-être, mon oncle Nathan. Comme les neuf frères et sœurs de Papa, il vivait aussi en France. Un soir, au cours d'une partie de cartes avec mes parents, il avait dit :
- Vous allez voir, tous les Juifs, on va nous prendre et on va tous nous tuer !

Une fois cette terrible prémonition prononcée, il est tombé raide mort sur la table, terrassé par une crise cardiaque. »

PAR LEUR FILLE SARAH PULVERMACHER-MAJERHOLC

Cela fait déjà plusieurs semaines que l'on m'a demandé de rédiger mon témoignage... Plusieurs semaines que j'y réfléchis, que je l'écris dans ma tête, que je me replonge dans ces années d'horreur, mais, malgré l'urgence et l'importance du projet, les pages restaient irrémédiablement blanches.

Si je commence par les belles années, le visage heureux de mes parents me hante, et les larmes brisent mon élan.

Concernant le 17 juillet 1942, je suis incapable d'en écrire un mot.

Pourtant, il le fallait, pour moi, pour les miens, et surtout pour mes parents, et tous ceux du convoi n° 6...

Nous le leur devons.

Alors, j'ai affronté mes peurs et mes démons, et je me suis racontée.

Même si j'ai beaucoup pleuré, même si j'ai cru ne pas y arriver, soixante-deux ans après, mon histoire est enfin sortie des abîmes de la mémoire.

Je suis la fille de Pesa et Hill Pulvermacher, des Juifs polonais venus vivre en France en 1929 pour échapper aux pogroms qui décimaient des villages entiers. La France, le pays de la liberté et des droits de l'homme, allait les accueillir et leur apporter enfin la paix, et la dignité.

Comme la grande majorité des Juifs polonais, et des Juifs en général, mon père avait un métier qu'il pouvait emporter avec lui.

Beaucoup de personnes ne comprennent pas que si les Juifs travaillaient avec leur tête ou avec leurs mains, c'est uniquement parce que ces choses-là ne se confisquent pas.

Papa était tailleur. Il savait tout faire, aussi bien pour les hommes que pour les femmes, avec une admirable dextérité.

Dans la petite ville de Montceau-les-Mines, l'atelier du premier étage arborait fièrement son enseigne en lettres impeccablement écrites au pinceau, et les clients, mineurs polonais pour la plupart, avaient rapidement accepté le petit tailleur à l'accent bizarre, mais toujours aimable, et tellement discret...

Mes parents auraient été terriblement fiers d'obtenir la nationalité française, laquelle leur fut refusée à cause justement de leur accent...

Cependant, mon frère et moi sommes devenus français peu après notre naissance, par naturalisation. Comme tous les enfants de notre grande famille, nous avons tous les deux vu le jour à Metz, chez notre grand-mère paternelle, Léon en 1930 et moi en 1933.

Bien que j'aie toujours parlé le français sans accent, ma langue maternelle est le yiddish. Sauf quand ils employaient le polonais pour ne pas se faire comprendre de nous, mes parents parlaient en yiddish à la maison, et si je n'ai plus eu l'occasion de le pratiquer depuis la guerre, aussi bizarre que cela puisse paraître, je le parle encore couramment, instinctivement, passionnément.

Je porte le beau prénom de Sarah. Pour des raisons évidentes, ma famille a préféré juste avant la guerre utiliser mon deuxième prénom, Raymonde (pour Reïlé, ma grand-mère). Pour tous, famille, amis, instituteurs, camarades d'école, j'étais la « petite Raymonde », en opposition à une cousine plus âgée.

Aussi, j'en avais presque oublié mon prénom, le vrai, Sarah.

Il y a quarante ans, j'ai décidé de le reprendre, parce que, finalement, c'est lui qui me ressemble le plus, c'est avec lui que je me sens moi-même, en accord avec mon histoire et mon passé.

Jusqu'à l'âge de 9 ans, j'ai vécu une enfance merveilleuse, pleine d'amour et de tendresse. Mes parents nous ont élevés avec pour soucis premiers une éducation et une instruction parfaites. Maman, honteuse de son accent, ne prenait jamais la parole devant les gens, mais tenait à ce que nous soyons toujours impeccablement mis, et propres comme un sou neuf. Elle me changeait de tenue deux fois par jour, me brossait les cheveux avec attention, vérifiait mes ongles, mes mains, mes oreilles...

Plus que quiconque, nous nous devons d'être irréprochables, surtout ne pas se faire remarquer : se comporter comme les Français, et mieux si possible, pour ne pas leur donner l'occasion de nous montrer du doigt.

Alors, Léon et moi, on a fait de notre mieux. Élèves studieux, nous avions de très bons résultats scolaires, nous parlions parfaitement le français et, en plus, nous l'étions ! Mes parents étaient fiers de nous. Nous étions leur réussite, et leur espoir retrouvé.

Quand la guerre est revenue, je n'avais que 5 ans. Pendant les trois premières années du conflit, je ne me souviens pas avoir eu peur, ni souffert de la discrimination. C'est vrai, il a fallu porter l'étoile jaune, et si je préférais la cacher, c'était uniquement parce que mes camarades n'en avaient pas. Je ne voulais pas être à part, c'est tout.

Plus tard, la suite des lois antijuives et la fermeture de l'atelier ne m'inquiétèrent pas non plus. Papa fut embauché à la mine, il rentrait le visage noir, mais toujours il souriait.

Mes parents ont toujours souri, ils nous ont toujours préservés, et je ne me suis aperçue de rien. Même si, souvent, j'ai vu mon père tenter de cacher des larmes tandis qu'il repassait.

Alors j'avais de la peine, car Papa avait sans doute de gros problèmes dus aux changements de vie et de pays...

Tous les jeudis, mes parents signaient leur présence à la police. Un jour, on leur demanda de donner leur poste de radio, et ils l'ont donné. Surtout ne pas se mettre hors la loi, toujours être docile et baisser la tête.

Plus tard, on les prendra aussi, comme leur poste de radio, à une petite différence près : un poste de radio, c'est utile.

Les Juifs ne se doutaient de rien. En tout cas, certainement pas dans cette région.

Ou si, un peut-être, mon oncle Nathan, le mari d'Hella. Comme les neuf frères et sœurs de Papa, il vivait aussi en France, près de chez nous. Un soir, au cours d'une partie de cartes avec mes parents, il avait dit :

– Vous allez voir, tous les Juifs, on va nous prendre, et on va tous nous tuer !

Une fois cette terrible prémonition prononcée, il était tombé raide mort sur la table, terrassé par une crise cardiaque.

La peur, le choc sans doute !

Avant d'aller plus loin, j'insiste sur un point : nous, les enfants, ne nous doutions de rien. On vivait comme tous les gamins de notre âge, on allait à l'école, on s'amusait dans la rue, bref, on vivait heureux, vraiment heureux.

Comme tout le monde, nos familles subissaient la guerre et les restrictions, mais en dehors de ça j'ai eu une enfance merveilleuse, la meilleure enfance dont on puisse rêver.

Et puis arrive le mois de juillet 1942.

Ma tante Hella, veuve depuis quelques mois, aimait m'avoir près d'elle pour la nuit. Toutes les deux nous nous entendions très bien, et je savais que ma présence l'aidait à surmonter la mort de son mari, Nathan le « visionnaire ».

J'étais donc chez elle ce matin-là, quand trois gendarmes français tambourinèrent à la porte pour me demander de venir dire au revoir à mes parents.

J'avoue, je n'y comprenais pas grand-chose, mais puisqu'ils partaient, je devais courir très vite vers la gare pour les embrasser. Et j'ai

couru, non pas inquiète, mais simplement pressée, de peur de les manquer.

Des gares, j'en avais déjà vu, des trains aussi. Mais là, tout était différent... Je ne me souviens pas s'il y avait du monde, si les gens pleuraient, ou si d'autres enfants comme moi cherchaient leurs parents. Je me souviens seulement de la paille qui s'échappait des portes des wagons à bestiaux, et de l'incompréhension que j'ai ressentie alors : pourquoi n'est-ce pas un vrai train ? Mais je n'avais pas le temps de me poser la question. Vite, j'ai cherché des yeux mes parents parmi les visages qui s'agitaient derrière les lucarnes à barreaux. Et soudain, je les ai vus, Papa et Maman (peut-être pas dans le même wagon d'ailleurs, je ne m'en souviens plus).

Mais que faisaient-ils là, sans moi ? Moi aussi, je veux partir, attendez-moi...

Mon père avait passé son bras par l'ouverture et me disait au revoir de la main, en brandissant mon carnet scolaire, comme pour me dire de surtout continuer à bien travailler à l'école...

Il était si fier de nous que, malgré la précipitation et la peur, il avait pris la peine de prendre nos carnets scolaires.

Cette image ne me quittera jamais.

J'ai dépassé bien des souffrances, mais celle-ci m'accompagnera jusqu'à mon dernier souffle. Le convoi n° 6 emportait avec lui presque toute ma famille installée dans la région.

Papa avait 38 ans, et Maman 39. Les adieux n'ont pas duré plus de cinq minutes. En fait, je n'ai pas eu le temps de leur dire au revoir. Quand le train a disparu, mon frère, mes cousins et moi sommes repartis le cœur lourd, parce que séparés de nos parents, mais nous étions certains de les revoir bientôt. Il ne nous restait plus qu'à prendre notre mal en patience, et à être sages avec la tante Hella, qui allait désormais prendre en charge ses quatre neveux, Léon, Paulette, Noël et moi.

Pour ceux qui l'ignorent, je précise que jusqu'en 1943 on ne déportait pas encore systématiquement les Juifs français, ni les enfants. Tante Hella était française. Nous étions sur les listes, mais on nous gardait pour plus tard. La naïveté des Juifs de l'époque était à la hauteur de la monstruosité qui les attendait. Lorsque les gendarmes étaient venus chercher mes parents (ces mêmes hommes qui se faisaient faire les costumes chez nous), ils avaient dit, sans doute sincèrement :

– Allez, ne vous inquiétez pas, vous allez simplement travailler !

Et mon père de répondre :

– Mais, je travaille ici...

Toujours d'une voix craintive, sans hausser le ton, respect de l'autorité oblige.

Certaines personnes reprochent aux victimes de s'être laissé faire, d'avoir suivi, comme des moutons. Ces mêmes personnes ne vivaient pas à cette époque, ou à cet endroit. Ils n'ont pas subi les brimades, les humiliations, les peurs. Ils n'ont pas tremblé pour leurs enfants. Surtout, ils n'ont pas été les cibles d'un énorme mensonge organisé, un mensonge d'État, pour lequel toutes les administrations se sont donné la main afin de le rendre crédible, et sans conséquences.

Plus c'est gros, et plus ça passe.

J'affirme aujourd'hui que le gouvernement va brûler toutes les familles dont le nom comment par un « T ».

Qui va me croire ?

En gros, c'était ça.

L'unique priorité des Juifs de l'époque était de ne pas enfreindre la loi, car alors, qui sait le sort que l'État leur aurait réservé ?

Mes parents n'étaient pas des moutons, simplement des êtres humains terrorisés, et traqués comme des bêtes.

Il serait indécent de les juger, et nul n'en a le droit.

Quand les premiers survivants de la Shoah furent rapatriés, Paulette et Noël vécurent le miracle des retrouvailles avec leur père. Un jour, il franchit le pas de la porte, terriblement maigre et fatigué, mais vivant.

Et mes parents ? Ils arrivent quand ?

Va les attendre à la gare, il y a des gens qui reviennent...

L'oncle Itsik n'avait pas eu le courage de me dire la vérité, et moi, pendant des semaines, je suis allée tous les jours à la gare guetter parmi le flot de fantômes la silhouette de mes parents. J'interpellais les gens : « Je suis la fille des Pulvermacher... Vous savez où ils sont... Vous les connaissez... »

Pendant des semaines, je n'ai pas baissé les bras, et puis, un jour, sur le quai devenu vide, je suis devenue orpheline pour de bon. Ce jour-là, j'ai décidé de ne plus espérer, parce que je savais qu'il n'y avait plus rien à espérer. Ma raison venait d'accepter la mort de mes parents, et je devais, pour ma propre survie, tourner la page et regarder devant moi.

Toute ma vie ressemble à cet instant. Toujours regarder devant et tourner le dos aux douleurs du passé. On tire un trait, on oublie, on avance. C'est ainsi que j'ai vaincu mes démons... enfin, je crois.

En regardant droit devant que j'ai supporté certaines attitudes de mon oncle, et mon départ pour trois années en internat, dans un collège de Drenth.

Je m'y suis fait des amies formidables, et j'ai pris mes études au sérieux, en souvenir de mon carnet scolaire, et d'une main tendue.

Parlant, j'ai dû faire avec ma condition d'orpheline pupille de la nation, et le sentiment profond de n'être rien pour personne. Regarder les autres partir pour le week-end, ou pour les vacances, et rester l'enfant qui n'a nulle part où aller.

Se sentir rejetée par sa famille, se sentir un poids, une bouche de plus à nourrir, et encore baisser la tête pour se faire oublier.

On ne fit ça pour moi, « l'après ». Apprendre à ravalier ses larmes, non pas parce que ses parents ne sont plus, mais parce que les autres vivent avec eux.

Mais je ne me suis pas laissé faire.

À cause de la Shoah qu'il fallait oublier, à cause des explications insupportables de l'oncle Itsik, qui s'était enfin décidé à parler, je me suis éloignée de ma famille. Je l'ai fuie pour renaître, et prendre une nouvelle route non accidentée, droite, lisse, infinie.

Après avoir écouté – sans poser de questions – le récit des camps, le sort de mes parents, les fours, le mot « kapo » qui revenait sans cesse, les enfants massacrés contre les murs, après avoir entendu ça, j'ai tiré le rideau.

J'ai sans doute volontairement gommé de mon champ de vision mes tantes, oncles, cousins et cousines, même ceux que j'aimais. Avec mon mari, je me suis construit une nouvelle famille, et je me suis trouvée, moi, Sarah Majerholc.

L'homme qui partage ma vie depuis cinquante-deux ans est lui aussi enfant de déportés. Lui aussi a perdu ses parents, et lui aussi a dû vivre avec cette souffrance.

Contrairement à moi, qui ai toujours ressenti le besoin de raconter, comme un devoir de mémoire, mon mari « ne se souvient de rien ».

Qu'il ait si, il se souvient trop bien, mais préfère dire le contraire. Pour lui, la page est tournée depuis soixante ans. Tout a été mis en

terre en même temps que ses parents : Dieu et la religion, ses premières années heureuses et celles qui ont suivi, les Juifs et tout ce qui va avec...

Être né juif l'a suffisamment fait souffrir, et je pense qu'il préfère oublier cette identité. Même si, je le sais, il est juif jusqu'au plus profond de son âme.

Si nous nous sommes mariés à la synagogue, et si nous avons fait circoncire nos fils (à la clinique), c'est uniquement en mémoire de mes parents, pour continuer un rituel auquel ils tenaient, suivre leurs traces, les garder près de nous dans les moments heureux de notre vie. Mais, en dehors de ça, la religion n'a jamais eu sa place dans notre foyer. Ni Yom Kippour, ni Seder, ni Bar Mitzva...

Notre Thora à nous, c'est beaucoup d'amour, de l'ambition à revendre, une volonté de fer, et de la générosité sincère et constante.

C'est ainsi que nous avons élevé nos enfants. Pourtant, cela n'a pas toujours été facile. Ni leur père ni moi n'avions de repères concernant l'éducation des enfants. Aucun modèle à reproduire, pas de parents pour nous guider, et pas de grands-parents à leur offrir.

Cela, ils nous en rendent inconsciemment responsables, sans vraiment se rendre compte du mal que de telles réflexions peuvent nous faire. Leurs grands-parents, ce sont avant tout nos parents, ils ont tendance à l'oublier.

Notre principale ligne de conduite fut de les accompagner et de les protéger jusqu'à leur envol, qu'ils ne manquent de rien, qu'ils aient tout ce que la vie nous a volé : un père et une mère présents et protecteurs.

Nos garçons s'appellent Ollivier et Bruno. Ollivier avec deux L, pour qu'il s'envole mieux dans la vie...

Nous en avons peut-être trop fait (home d'enfants pour gosses de « riches et célèbres ») mais finalement, mieux trop que pas assez.

Aujourd'hui, ce sont des hommes, avec leurs qualités et leurs défauts, avec une famille, avec des soucis, des joies, notre immense amour de parents pour eux, et notre présence lorsqu'ils le désirent.

Nous les avons conduits jusqu'au bord de la grand-route. À eux maintenant de poursuivre leur chemin, et nous le nôtre. Jusqu'à présent, je n'avais jamais parlé de cette période de ma vie à mes enfants. Ce témoignage est donc aussi pour eux, Bruno et Ollivier... si longtemps après...

Notre petite-fille, Joy, qui a déjà 20 ans, est un merveilleux cadeau de la vie.

Comme nous l'avons toujours fait et dans toutes les circonstances, nous allons continuer à aller de l'avant.

Sans pour autant oublier le passé.

Le devoir de mémoire est un devoir sacré, et je l'ai compris trop tard. Pour cette raison, j'ai mis un point d'honneur à rédiger ce témoignage.

Ce fut douloureux, éprouvant, mais je devais le faire, pour moi, et, encore une fois, pour mes parents. J'espère avoir réussi à décrire toutes ces années sans donner l'impression de pleurer sur mon sort. J'ai voulu dire les choses telles que je les ai vécues, sans me plaindre ni provoquer de la pitié.

La pitié ne fait pas avancer, les regrets non plus.

Après la guerre, Charles et moi avons refusé l'argent que l'État nous proposait, en « dédommagement » de la perte de nos parents.

Sans accepter l'aide de quiconque, nous avons foncé droit devant nous, et nous avons fait en sorte de réussir notre vie, en exerçant le métier de nos parents, la couture et les vêtements. Ensuite, nous avons commis des erreurs et assumé de gros soucis financiers, mais toujours nous avons maintenu le cap. Et nous avons gardé notre mémoire intacte.

À tous les déportés du convoi n° 6, et à tous les autres, si la mémoire d'une enfant de 9 ans présente quelques erreurs, ce témoignage, je l'ai fait le plus justement, avec mes souvenirs toujours restés en moi.

HILL & PESA PULVERMACHER



JE SUIS NÉ en 1930, à Metz, aîné d'un couple marié par « schidech » en France. Mon père, Hill Nuchem, venait de Lodz, en Pologne et ma mère, Paula, de Wierzbicka, Pologne, également. Ils se sont installés à Montceau-les-Mines en 1931, où mon père s'établit comme artisan tailleur. Nous habitons rue Ferrer, au n° 5, en face du commissariat de police. Le 5 juillet 1933 naquit ma sœur, que nous avons toujours appelée Raymonde mais qui a repris il y a quelques années son prénom de Sarah.

PAR LEUR FILS LÉON PULVERMACHER

Mon souvenir est celui d'une famille laborieuse, mon père animé d'une volonté farouche d'assimilation et de faire de ses enfants des « mensch ». Nos fréquentations à Montceau comptaient un couple de non-Juifs sans enfants, un autre Juif laïque comme nous, veuf, avec deux enfants, les Pflaster, et un ou deux mineurs polonais, ainsi que la sœur de mon père, tante Hella, épouse Steinberg, sans enfants, celle qui me gâtait. Si le yiddisch et l'allemand, ainsi que le polonais étaient couramment parlés avec le français, notre « judaïté », sans être niée, passait au second plan.

Le premier coup de tonnerre fut la guerre elle-même en 1939. Mon père, Hill, s'engagea comme volontaire étranger pour défendre la France. Son unité se retrouva à Bordeaux, en mai 1940, pour embarquer sur un cargo qui fut coulé en rade avant cet embarquement. Puis, l'arrivée à Montceau, en juin 1940, de la parentèle établie en Lorraine, les Wierzniak (Paulette), les Alexandrowicz (une sœur de ma mère) et les Davidmann (un frère de ma mère) ainsi que mes grands-parents paternels, eux pieux et pratiquants. Cette venue de mon grand-père, qui préparait les jeunes Juifs de Metz à la Bar Mitsva, a contraint mon père et ma mère à avoir des dehors légèrement observants en matière de religion. Cela nous faisait rire. J'ai appris les contraintes que cela imposait lorsqu'à 10 ans, je voulus aller au catéchisme avec les copains, car le curé donnait des bonbons. Mon père, gravement, me dit alors que nous n'étions pas croyants et, en plus, que les Juifs n'allaient pas à l'église.

Les lois antisémites de Vichy interdisant toute activité professionnelle indépendante aux Juifs, mon père ainsi que les autres hommes de la famille étaient terrassiers.

Tout le monde fut déporté le 17 juillet 1942. Ils moururent à Auschwitz-Birkenau deux mois plus tard.

En 1951, j'épousai une jeune « goy », qui avait été résistante à 15 ans. J'ai mené une carrière d'interprète de conférences, pour diverses organisations internationales et intergouvernementales, ainsi que pour des associations professionnelles, et ma femme fut pendant trente-huit ans secrétaire générale de groupe parlementaire à l'Assemblée nationale.

ICYK & CHAJA WIETRZNIAK

Né le 23 novembre 1903 à Chmielnick (Pologne).

Née le 15 avril 1903 à Alexandrov (Pologne).

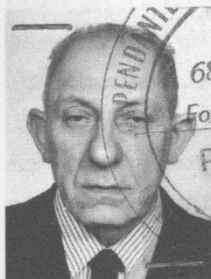
Arrivé en France en 1920. Arrivée en France avant 1920.

Trois enfants : Noël né en 1924, Paulette née en 1927, Maurice né en 1934.

Arrêtés le 13 juillet 1942 et internés à Pithiviers.

Icyk : survivant.

DEPORTÉS A AUSCHWITZ
LE 17 JUILLET 1942
PAR LE CONVOI N° 6



« Je me souviens, dans les premiers temps, je me levais la nuit pour écouter sa respiration, j'ai eu longtemps peur qu'il ne s'éteigne la nuit. »

« Au début, il ne parlait pas beaucoup de cette histoire, il s'est vite rendu compte que, lorsqu'il ouvrait la bouche, les gens le prenaient pour un fou. »

PAR LEUR FILLE PAULETTE WIETRZNIAK

VOICI l'histoire des époux Wietrzniak qui ont été arrêtés le 13 juillet 1942 et déportés le 17 juillet 1942 à Auschwitz.

Mon père, Icyk Wietrzniak, est né le 23 novembre 1903 à Chmielnick en Pologne, il a perdu ses parents très jeune et a été recueilli par un oncle qui habitait à Alexandrov et qui lui a appris le métier de menuisier ébéniste.

Ma mère, Chaja Pulvermacher, est née le 15 avril 1903 à Alexandrov. De ce fait, mes parents étaient voisins et se sont connus très jeunes. Ma mère avait huit frères et sœurs. La vie en Pologne était devenue de plus en plus difficile, ses frères et sœurs sont partis s'installer en France, sauf un jeune frère et ma mère. Après un pogrom plus violent que d'habitude, ses parents ont décidé de quitter la Pologne et de rejoindre leurs enfants en France. Ils s'installèrent à Metz.

Mon père fut désespéré du départ de ma mère qu'il aimait profondément et désirait la rejoindre le plus vite possible. Mais sans argent, cela lui était difficile. Néanmoins, il réussit à s'accrocher à un train, dans des conditions dangereuses, qui l'a amené en Allemagne, non loin de la fron-

venir avec la France. Il eut alors la chance d'être embauché en qualité d'apprenti menuisier chez un artisan allemand pour gagner un peu d'argent pour pouvoir poursuivre son voyage d'une façon moins dangereuse. Cet Allemand avait un jeune fils, et mon père qui travaillait bien avec lui était bien traité.

Enfin, en 1920, il rejoint ma mère à Metz. Étant ouvrier, il trouva rapidement du travail et surtout il reçut des papiers de séjour, lui permettant de travailler et d'habiter en France. Il ne faut pas oublier que pour immigrer à cette époque, d'ailleurs jusqu'à la guerre en 1939, il était très difficile d'obtenir des papiers de résident, une véritable chasse à la sorcière. Enfin, après quelques années, ils réussirent à se marier et vécurent heureux (pas comme dans les contes de fées car la vie était très difficile pour les immigrés : langue, travail, etc.). Un fils était né en 1924, puis en 1927 je vins au monde accueillie par mon père comme la huitième merveille, comble de bonheur : un autre garçon est arrivé en 1934 dans cette famille modeste mais pleine d'amour. Hélas, ma mère était souvent malade, et mon père travaillait très dur pour nourrir sa famille. Ce bonheur dura jusqu'à la déclaration de la guerre en 1939. Au lieu d'être évacués n'importe où, mes grands-parents, ayant des enfants à Montceau-les-Mines, ont demandé à mes parents de partir tous ensemble. Je ne raconterai pas ici ce que fut notre voyage de Metz à Montceau, ce fut très pénible surtout pour mes grands-parents qui étaient déjà âgés.

Nous nous sommes donc réinstallés, et nous vivions dans un cocon d'amour malgré les difficultés. Mon père trouva très vite du travail, je fus inscrite à l'école, et mon frère suivit des études supérieures, tout en travaillant lorsqu'il n'avait pas cours. Nous habitions en face du commissariat de police et la fille du commissaire était soi-disant une amie : nous étions dans la même classe. Lorsque des rumeurs ont commencé en juillet 1942, elle me disait : « Ne t'inquiète pas, s'il se passe quelque chose, tu seras prévenue. » Ce qui n'empêcha pas la police française de venir chercher ma mère ce jour fatidique du 13 juillet 1942. Elle était couchée malade, avec de la fièvre, ce qui n'a pas empêché de l'obliger à se lever et de l'emmener alors qu'elle tenait à peine debout. Quant à mon père, ils sont partis le chercher sur son lieu de travail, il a dû résister, ne comprenant pas ce qui lui arrivait, ils l'ont emmené tout simplement menotté, comme un vulgaire assassin. Mon frère ayant quitté la maison, quelque temps avant, soi-disant pour aller travailler à la campagne, j'appris à ce moment-

là qu'il était entré dans la Résistance. Je pus le rejoindre, il a pu embrasser nos parents à la gare au moment de leur départ pour une destination inconnue. Ensuite, il a été obligé de partir rapidement, car la police française voulait l'emmener dans le même wagon avec mes parents. Ma mère a donc été arrêtée avec ses deux frères et leurs femmes Pulvermacher. Une de mes tantes étant française à l'époque ne fut pas arrêtée tout de suite, elle nous a donc recueillis, mon frère, mes deux cousins âgés de 10 et 8 ans et moi 13 ans. Nous sommes restés chez elle jusqu'au 12 octobre 1942 où la police française, dont un soi-disant grand ami de mon oncle, est venue nous arrêter tous les cinq. J'ai supplié qu'ils reviennent dans une demi-heure, ils ont ricané en disant que cela ne changerait rien. Nous avons été emmenés au commissariat de police. Par chance, nous avons pu nous enfuir mes deux cousins, mon frère et moi. Mais ceci est une autre histoire, mon histoire, mais ici, c'est l'histoire de mes parents qui nous intéresse.

Mon père ayant eu la grande chance d'avoir survécu à cette horreur, bien qu'au début il n'ait pas beaucoup parlé de cette histoire, il s'est vite rendu compte que lorsqu'il ouvrait la bouche les gens le prenaient pour un fou. Bien longtemps après, j'appris la suite de son voyage dans le néant. D'abord Pithiviers, puis Beaune-la-Rolande (ou vice versa, je ne me souviens plus), puis les voilà arrivés à destination. Un de mes oncles, ayant eu mal aux pieds, s'était chaussé de pantoufles; arrivés à Auschwitz, comme il descendait du wagon, il s'enfonça dans la boue, il demanda l'autorisation de remettre ses chaussures, en guise d'accord un kapo s'est précipité sur lui et le frappa. Mon père ne comprenait pas ce qui se passait, il se révolta et frappa le kapo. Le SS qui était là sortit son revolver prêt à abattre mon père sur place, lorsqu'un autre officier SS qui avait assisté à la scène se précipita et dit : « Donne-moi ce Juif, je m'en occupe. » La vérité dépassant la fiction, il s'est trouvé par le plus grand des hasards que cet officier était l'enfant de l'Allemand chez lequel mon père avait travaillé lors de son passage en Allemagne et qu'il l'avait reconnu. Évidemment, à la descente des wagons, tout le monde a été séparé, et mon père ne revit plus jamais sa femme et sa famille. Donc cet Allemand dit à mon père qu'il avait un service de menuiserie et qu'il allait pouvoir l'employer de temps en temps, ce qui lui rendit ces moments-là plus faciles à supporter, néanmoins il n'échappa pas aux travaux pénibles, dont le grand rouleau compresseur, les appels dans la nuit à moitié nu dans la neige ou la pluie, le réveil à côté des cadavres,

etc. Un jour, ayant pu s'introduire à Birkenau, il essaya de se renseigner sur ma mère, il lui fut répondu que cela faisait bien longtemps qu'elle était montée là-haut. Néanmoins, habitué à travailler très dur grâce à sa résistance physique, il survécut et fit la grande marche de la mort. Il s'accrocha de toutes ses faibles forces espérant revoir ses enfants. Je passe sur cette longue marche qui a été le sommet de l'horreur. Il est enfin arrivé à Paris avec un pied cassé et la tête fendue. Je ne sais qui lui avait raconté que nous étions tous morts mais, arrivé à l'hôtel Lutétia, il décida de s'enivrer muni d'une bouteille de champagne puis, de désespoir, de se jeter dans la Seine. Il était heureux de mourir en France et non dans les camps. Ce fameux jour de 1945, nous venions d'enterrer ma grand-mère puis, après de nombreuses péripéties, mon frère et moi avons été recueillis par un oncle qui a pu échapper à cette horreur et nous nous trouvions à Paris avec lui et sa famille. Lorsque mon père est sorti de l'hôtel Lutétia, il s'est trouvé nez à nez avec des amis qui revenaient de l'enterrement de ma grand-mère, lui les a reconnus, mais eux ne l'ont pas reconnu : il avait la tête bandée et boitait. Heureusement, la vie ne tient parfois qu'à un fil, car ces amis venaient de lui dire qu'ils avaient vu mon frère aîné qui était capitaine dans l'armée et qui avait eu une permission pour l'enterrement. Ils avaient également rencontré mon jeune frère et moi-même, et ils l'ont donc emmené immédiatement chez mon oncle. Je ne veux pas m'étendre sur ces retrouvailles : c'est trop dur. Il avait quitté une petite fille, il retrouvait une jeune fille inconnue, nous ne nous connaissions plus et nous avons dû réapprendre à vivre ensemble. Ce ne fut pas toujours très facile, surtout pour lui. Je me souviens, dans les premiers temps je me levais la nuit pour écouter sa respiration, car j'ai longtemps eu peur qu'il ne s'éteigne la nuit. Lorsqu'il mangeait, je surveillais la nourriture, car il ne fallait pas qu'il mange trop et trop vite, beaucoup de déportés sont morts après s'être jetés trop vite sur la nourriture. J'ai donc eu ce grand bonheur et cette immense chance d'avoir mon père pendant quelques années. Mais le comble de l'horreur est arrivé par la suite. Pourquoi cet homme, qui était la bonté et le courage même, qui a connu tant de souffrance et désespoir, a-t-il mérité cela ?

En effet, il a enterré mon frère à 50 ans, mon jeune frère deux ans plus tard à 42 ans. La logique de la vie veut que ce soit les jeunes qui enterrent les plus vieux. Inutile de vous préciser qu'il est décédé à moitié fou peu de temps après. J'arrête, c'est trop dur.